

LE POUVOIR CONCRET DE L'IMAGINAIRE :

Le secteur "Poésie-Ecriture"

Paru dans "Dialogue" N° 56

Cet article n'a aucune prétention à une exhaustivité quelconque sur l'histoire du **Secteur "Poésie-Ecriture"**. Préparé par une réflexion collective du Secteur actuel qui s'est réuni à Toulouse le 30 septembre 1985, il pose au contraire la nécessité et l'importance d'un travail approfondi sur le sujet et sans doute d'une publication. Il sera donc partial, engagé, incomplet et sujet à précisions, compléments et regards contradictoires.

Le secteur est né en tant que secteur de recherche dans l'année scolaire 1966-67. Il s'appuyait sur la volonté d'enseignants de transformer l'enseignement du Français et la situation de la poésie à l'école.

Ses fondateurs, autour de Michel Cosem - dont le rôle reste décisif aujourd'hui - étaient membres du GEMAE qui fusionna avec le GFEN en 1971, fusion dans laquelle Michel Cosem prit une part importante et qui était donc "dans l'air" au moment de la création du secteur.

Mais, c'est au moment de la création de "**Cahiers de Poèmes**", revue du Secteur, que se mirent en place des démarches originales dont le GFEN d'aujourd'hui n'a pas fini de tirer sans doute toutes les potentialités : Cosem et les écrivains de la revue "Encres vives" qu'il anime eurent alors la volonté audacieuse de créer une revue publiant à la fois des poèmes d'enfants, des œuvres d'écrivains contemporains - ce qui reste une rupture décisive et une expérience unique de publication en France - et des expériences de classes.

Il faudra citer des personnes de cette aventure dans l'écriture et dans le mouvement car les "moi-je" y comptent comme l'incarnation indocile des idées en bataille. Toutes ne pourront l'être, et c'est dommage.

Il fallait être indocile pour créer à cette période une revue tenant la gageure de confronter l'écriture dans deux champs de création où elle est vivante contre vents et marées : celui de l'enfance et celui de la poésie adulte contemporaine.

Dès le début, ces caractères rassemblèrent enseignants et créateurs, et cela prit la forme de 1968 à 1970 de week-ends d'études, de recherche et de discussion, en particulier à l'EN de Carcassonne. Aux thèmes déjà cités, il faut ajouter un travail considérable sur l'apport des acquis de la linguistique en pédagogie et en écriture, et surtout l'élucidation des critères de publication des textes, qui amena une haute qualité de la revue "Cahiers de Poèmes" et qui lui fit tout de suite une place reconnue dans l'école et dans les milieux d'écriture. Claudine Fabre, professeur à l'université de Perpignan, et Michel Cosem, animèrent une grande partie de ces réunions.

Parallèlement, Michel Cosem participa en mai 1970 au colloque de Nice au nom du GFEN, avec Dargelos, où une volonté commune à de nombreuses associations, à des enseignants et à des écrivains, se manifesta de transformer l'enseignement du Français à l'école. Cosem lança avec les "Cahiers Pédagogiques", "Cahiers de Poèmes" et "Encres vives" une enquête sur la poésie à l'école qui fut diffusée à 20.000 exemplaires. En participant ainsi de manière originale au travail des équipes IPN, au plan Rouchette, puis à la commission Emanuel, le GFEN, enrichi de l'apport du GEMAE, apporta une contribution très importante au statut du français dans l'école, une avancée énorme des idées de l'éducation nouvelle dans le pays, qui dépassa de loin le rayonnement direct du GFEN.

Pendant ce temps, comme outil de transformation et d'interpellation, la revue créait vite la nécessité d'un réseau pour exister : classes, enseignants, abonnés, jeunes écrivains et écrivains, le "secteur" était né avant qu'il ne se nomme clairement comme organisation, et il l'était d'une double nécessité. Il fallait donner à lire deux ruptures : celle enclanchée dans l'école lorsque l'écriture y devenait vivante, et celle non moins considérable dans la littérature, qui proclamait haut et fort que l'écriture en travail n'avait pas de terrain de basse noblesse, fût-il pédagogique.

Grâce à la conviction têtue de Michel Cosem, la revue prit rapidement son allure de croisière : parutions régulières, collaborations riches des enfants, classes entières abonnées... La qualité des textes tranchait avec toutes les productions enfantines de l'époque, en particulier avec les publications très inégales de textes libres. La présence continue d'écrivains lui donnait une place singulière dans l'école.

Ces deux caractéristiques créèrent rapidement un réseau d'adultes qui ne se limita pas à Carcassonne, adultes qui se reconnurent sur une base d'exigence de qualité et de transformation.

Leur isolement était rompu et le GFEN gagnait une nouvelle population de militants, un nouveau profil de militants et un lieu de réussite pour tous les enfants : **l'écriture poétique.**

Mais le secteur se nommait encore " commission " nationale du GFEN.

C'est en décidant, EN 1972, LE PREMIER STAGE DE FORMATION ET DE RECHERCHE QUE LE SECTEUR prenait sa dimension actuelle. Cosem, Josette Jolibert, René Laffitte, Françoise Sublet et les écrivains d'"Encres vives" furent à cette origine. Il portait sur la lecture, en fait sur la création d'un lecteur actif possédant la maîtrise des processus d'écriture.

Il en sortit la décision d'un second stage à Viazac, en 1974, mais aussi le "Pouvoir de la Poésie" que Michel Cossem fut chargé de mener à bon terme. Un numéro spécial de Cahiers de Poèmes eut un immense succès, plusieurs rééditions et plusieurs ré-écritures : c'était "réconcilier poésie et pédagogie".

Dans cette période, Cossem publia une "Anthologie de la Poésie Française" chez Seghers qui, avec plus de 50.000 exemplaires, introduisit dans les écoles, lycées et collèges des auteurs jeunes au milieu de noms célèbres.

Je rencontrai le secteur à Viazac alors que je venais tout juste de découvrir le GFEN et je fus violemment interpellé dans mes pratiques personnelles d'écriture par les pratiques de Tixier et Lovichi, écrivains d'"Encres Vives", au cours d'un atelier mené par Jacky Saint-Jean. Ce jour-là, Cossem définit les ateliers comme outil de création; comme lieu de mise en travail de l'écriture et comme mise en jeu de l'imaginaire.

De retour à Bordeaux, je convainquis facilement la commission écriture locale de l'intérêt des ateliers et de la nécessité de s'en servir pour développer le mouvement. Avec Françoise Efel, nous inventâmes notre premier atelier d'écriture en nous jurant bien de ne jamais remonter exactement le même, ce que nous avons à peu près réussi à faire, malgré le nombre considérable d'ateliers que nous avons animés jusqu'à ce jour.

Cette idée - en réaction à la "recette pédagogique" fut un outil de formation exceptionnel, puisqu'elle nous obligea sans cesse à rendre compte à ceux avec qui nous préparions de nos raisons, de nos choix de consignes. Elle nous obligea sans cesse à démystifier les processus de création et d'invention des ateliers.

Nous avons alors monté des ateliers dans notre région, couvrant des kilomètres pour enrichir le réseau du Secteur.

Je participai à une réunion du Secteur National à Valence et j'y rencontrai à nouveau Michel Cosem. Nous n'étions que trois, avec Annie Briet. Il s'agissait de mettre au point le "Pouvoir de la Poésie". Je proposai à Cosem de **METTRE EN PLACE DES ATELIERS AU FESTIVAL D'AVIGNON** puisque le GFEN y organisait déjà des débats avec Vincent Ambite, Claire Yèche, Juliane Castaing et bien d'autres. Il fut séduit. L'équipe de Bordeaux était déjà opérationnelle et Pierre Raymond tout à fait gagné à l'idée, assura le soutien logistique par ses contacts avec les CEMEA.

Les ateliers étaient ouverts au public et en 5 jours, ils touchèrent plus de 120 personnes. Ils étaient préparés le matin, nous faisons leur publicité en début d'après-midi. Après les ateliers, nous participions aux débats du GFEN. La forme atelier ancrant les débats dans une pratique impliquante et elle s'accompagna de nombreux contacts avec la commission "Français" qui fonctionnait encore à cette époque, d'interventions aux CEMEA, de rencontres avec "Encres Vives". La présence du GFEN s'affirmait en tant que telle à travers les ateliers, ce qui cassait avec les illusions sur une bataille d'éducation nouvelle dont les idées se seraient développées par le phénomène de tache d'huile, sans le mouvement.

Il faut citer l'équipe de départ, car dans cette opération de désenclavement par rapport à l'école sa composition était déjà significative d'une bataille d'ouverture qui se poursuit aujourd'hui : il y avait Cosem, Annie Briet (professeur), Françoise Effel (psychologue scolaire et écrivain), Jacqueline Naud (professeur), Claudine Pomarède (étudiante), Pierre Raymond (directeur d'école, responsable GFEN Sud-Ouest), Alain Maubrac (ouvrier électricien), Didier Genty (l'un de mes anciens élèves, employé dans une usine), et moi-même (professeur).

Cette équipe s'ouvrit largement les autres années, mais elle resta longtemps le noyau de base de l'opération et se sentit chargée d'un rôle de formation aux pratiques d'ateliers, sans aucun complexe.

Il fallait l'agrandir tout de même. Elle s'accrut l'année suivante à la suite de ma rencontre avec Pierre Colin, qui écrivait alors "Anagremuses" et qui amena avec lui au Festival d'Avignon une partie importante du groupe de Tarbes. L'opération prit alors de l'ampleur : nous animions un plus grand nombre d'ateliers, les rencontres étaient plus nombreuses avec le public et nos activités s'enrichirent des expositions de Pierre Colin et des apports de chacun.

Cette activité restait tout de même encore mal connue dans le GFEN et à travers les rencontres de militants qui nous découvraient en Avignon, je sentais des résistances à nos pratiques. Il allait donc falloir convaincre le mouvement tout entier, mais en accord avec Cosem je pensai qu'il fallait pour cela que le secteur soit solide. Le GFEN était engagé dans une mutation importante avec le travail sur la Démarche d'Auto-Socio-Construction et il me semblait qu'il fallait convaincre ceux qui se battaient le plus pour la démarche puisque les points communs, les processus nommés dans la "DASC" m'apparaissaient convergents avec notre travail.

La véritable rencontre du Secteur fort de ses pratiques et de ses militants avec le mouvement, eut lieu l'année suivante. Nous étions alors dans le cadre du Festival Officiel, à La Bugade (dans la Maison du Livre et des Mots de l'écrivain Gil Jouhanard) et les ateliers avaient pris une grande ampleur. Le **stage national de Sorgues du GFEN** se déroulait à quelques kilomètres d'Avignon.

Je proposai alors que l'un des buts de notre cession soit de participer au stage pour mener des ateliers. Il fallut convaincre, à l'intérieur même du secteur, car il n'est jamais simple d'élargir un projet, et les méfiances face à ceux qui se battaient pour la démarche étaient grandes pour certains. Mais nous étions attendus, et une rapide négociation de Josette Jolibert nous

donna facilement ce que je jugeais indispensable : faire vivre en même temps aux cent stagiaires de Sorgues un atelier. Nous avons donc quatre équipes sur Sorgues pendant que deux autres fonctionnaient dans le Festival.

Henri Bassis choisit de participer à l'atelier que j'animais avec Jean-Jacques Dorio. Il ne fut pas long à être convaincu, sans doute l'était-il déjà avant, toujours est-il que son intérêt pour les ateliers ne se démentit plus depuis et qu'il donna lieu entre nous à des remarques riches. Une grande partie des stagiaires fut gagnée dans l'opération et dès la rentrée, de nombreuses régions de France utilisèrent les acquis du Secteur pour leur propre développement.

Inversement, beaucoup d'animateurs qui ne connaissaient du GFEN que les ateliers, perdirent leurs préventions sur le reste du mouvement et ils s'investirent positivement dans les activités régionales ou nationales.

Ainsi, en quelques années, le Secteur devint une véritable école du mouvement. Beaucoup de militants d'aujourd'hui ont formé dans les projets du secteur la dimension d'un engagement très responsable et particulièrement fidèle. Il faut dire que les projets ne manquaient pas : stages et Pâques, animation de région... La nécessité d'articuler la recherche et l'action du secteur avec le mouvement obligeait à une réflexion centrée en permanence sur les enjeux qu'il y avait dans le GFEN, donc à un travail d'élucidation des idées et à une réflexion politique permanente. Nous refusions d'être une "chapelle", donc il fallait réfléchir, travailler, connaître les autres. A cette école-là, nombre de participants au secteur devinrent des responsables du mouvement, et parfois des cadres d'autres associations.

Il serait trop long d'énumérer toutes les actions du secteur dans cet article. Elles portent toutes pourtant la marque d'une bataille d'idées et d'une recherche dont les effets se font sentir à retardement, lentement, comme il en fut du travail de Cosem au tout début et de ses répercussions dans l'enseignement du français quelques années plus tard.

Après le Congrès de Grenoble, Josette Jolibert me demanda d'éclaircir pour le Secteur la notion d'imaginaire, employée alors un peu à tort et à travers. Je travaillai à Bordeaux avec un groupe de professeurs en Sciences de l'éducation complices du GFEN (MM. Wittver, Dumas, Riou, Pérez). Cela me permit d'organiser en Avignon un mini-colloque très conflictuel entre une dizaine de copains, où l'apport de Mannoni sur l'imaginaire, la réflexion lacanienne et la nécessité de travailler avec les acquis de la psychanalyse furent mis à l'ordre du jour de l'invention d'ateliers. Ces idées n'étaient pas tout à fait neuves dans le mouvement. Dans un Dialogue de 1975, Jacqueline Held (écrivain pour enfants et essayiste) écrivait sur "l'inconscient de l'écrivain". Au premier stage de Viazac, Le Sidaner faisait une communication sur Lacan. Mais ce mini-colloque lié directement au "faire" des ateliers obligea tout le monde à travailler ces questions pour leur donner une dimension concrète : *rendre les ateliers encore plus efficaces comme outils de formation et de développement du mouvement. La question du Sujet devint incontournable dans les ateliers mais aussi dans les démarches.*

Aujourd'hui, il a besoin de développer "Cahiers de Poèmes", de soutenir ses ouvrages comme le "Vert au Vocabulaire", le "Pouvoir d'écrire" qui va bientôt sortir, et de poursuivre sa contribution originale au mouvement qui ouvrit la voie à des idées neuves, et à d'autres secteurs comme le Secteur "Arts plastiques" ou le tout jeune Secteur "Langues", qui ont la ferme volonté de durer, appuyés sur leurs stages et leurs revues.

Michel DUCOM

Paru dans "Dialogue" N° 56